

# 1

Quatre heures après sa tentative avortée de suicide, il descendait vers l'aéroport de Ljubljana. Il y eut un tintement, et le signal de la ceinture de sécurité s'alluma. Sur le siège voisin, la femme d'affaires suisse boucla sa ceinture et regarda par le hublot, dans l'air clair de Slovénie – une première rebuffade avait suffi à la convaincre que l'Américain agité de tressaillements assis à côté d'elle n'avait aucune envie d'engager la conversation.

Il ferma les yeux, repensant à son échec de ce matin, à Amsterdam, le coup de feu, la vitre brisée, les éclats de bois, les sirènes...

Si le suicide est un péché, songea-t-il, qu'est-il au juste pour qui ne croit pas au péché? Comment le définir? Un acte contre nature? Probablement, car l'une des lois fondamentales de la nature est de continuer à exister. Comme en témoignent les mauvaises herbes, les cancrelats, les fourmis et les pigeons. Toutes les créatures de la nature œuvrent avec le même et unique objectif: rester en vie. C'est un axiome indiscutable et universel.

Il avait tellement pensé au suicide, au cours des derniers mois, il l'avait examiné sous tellement d'angles que la chose en avait perdu son impact. Le verbe «se suicider» n'était pas plus tragique que «se sustenter» ou «s'asseoir». Et son désir de se flinguer était parfois aussi fort que son désir de «dormir».

Il s'agissait plutôt d'un besoin compulsif passif – du genre conduire à toute vitesse sans ceinture, traverser la rue les yeux fermés dans un quartier animé –, quoique, depuis

quelque temps, il se sentait davantage poussé à prendre l'initiative de sa disparition. La «Grande Voix», comme aurait dit sa mère, lui disait: *Voilà un couteau; tu sais comment t'y prendre... Ouvre la fenêtre et essaie de voler.* Et à quatre heures et demie, ce matin-là, pendant qu'il était sur une femme à Amsterdam, ce besoin compulsif lui avait suggéré de se mettre fièrement debout et de faire face comme un homme à la grêle de balles.

Il avait passé toute la semaine en Hollande, à veiller sur une politicienne sexagénaire, soutenue par les États-Unis, qui avait un contrat sur la tête à cause de ses propos sur l'immigration. La gâchette engagée, un tueur connu sous le sobriquet du *Tigre* dans certains cercles, avait fait le même jour une troisième tentative et avait échoué. S'il avait réussi, il aurait fait capoter le vote d'une loi conservatrice sur l'immigration (proposée par cette femme), qui devait avoir lieu ce jour-là au parlement des Pays-Bas.

Comment la protection d'une politicienne – qui, dans le cas précis, avait fait carrière en capitalisant sur les caprices de fermiers apeurés et de racistes amers – s'était-elle retrouvée du ressort de son pays à lui, voilà qui lui échappait. «Conserver un empire, aimait lui répéter Grainger, est dix fois plus difficile que d'en conquérir un.»

Peu importaient les raisons, dans son métier. L'action avait sa logique propre. Mais couvert de débris de verre et tandis que sous lui la femme hurlait au milieu des craquements produits par l'explosion de la fenêtre, il s'était dit: *Qu'est-ce que je fabrique ici?* Il avait même posé une main à plat sur le tapis recouvert d'éclats de bois et commencé à se redresser pour faire face à son assassin. C'est alors qu'au milieu de tout ce vacarme il avait entendu le refrain joyeux de son portable. Il avait dû se servir de la main avec laquelle il s'était soulevé pour prendre le téléphone, avait vu s'afficher le nom de Grainger et avait aboyé: «Quoi?

– *Riverrun, past Eve*, avait répondu Tom Grainger.

– *And Adam's.*»

Ce petit malin de Grainger avait pris des premières phrases de roman comme code de reconnaissance. Son propre code joycien lui disait qu'il avait besoin de changer d'air et de lieu, mais plus rien n'était nouveau pour lui. Le défilé de villes, de chambres d'hôtels, de visages inquiétants qui avait constitué sa vie pendant tant d'années était devenu d'un ennui abrutissant. N'allait-il jamais cesser ?

Il raccrocha donc au nez de son patron, dit à la femme qui hurlait de ne pas bouger et se leva... mais ne mourut pas. La grêle de balles avait cessé, remplacée par les sirènes hulu-lantes de la police d'Amsterdam.

«La Slovénie», lui avait dit Grainger plus tard, pendant qu'il conduisait la politicienne à la Seconde Chambre. «Portoro?, sur la côte. Une valise contenant de l'argent des contribuables a disparu, ainsi qu'un chef de station de la CIA, Frank Dawdle.

– J'ai besoin de souffler un peu, Tom.

– Ce sera comme des vacances. Ton contact est Angela Yates – elle travaille pour le bureau de Dawdle. Un visage familier, hein? Après, tu n'as qu'à rester dans le secteur et profiter du soleil et de la mer.»

Tandis que Grainger continuait à débiter son baratin, décrivant le boulot sans donner beaucoup de détails, son estomac avait commencé à lui faire mal, comme il lui faisait mal maintenant. Une douleur intense.

Si la loi immuable de la vie est de poursuivre son existence, le contraire est-il un crime pour autant ?

Non. Considérer le suicide comme un crime impliquerait que la nature sache ce que sont le bien et le mal. La nature ne connaît que l'équilibre et le déséquilibre.

C'était peut-être là le point crucial : l'équilibre. Il avait dérapé jusqu'en un lieu secret extrême, en quelque lointaine contrée de total déséquilibre. Il n'était qu'une créature grossièrement déséquilibrée. Comment la nature aurait-elle pu lui sourire ? La nature, certainement, voulait aussi sa mort.

« Monsieur ? lui dit avec un sourire une hôtesse de l'air aux cheveux décolorés, votre ceinture. »

Il la regarda, cligna des yeux. « Quoi, ma ceinture ? »

– Vous devez la mettre. Nous atterrissons. C'est pour votre sécurité. »

Il eut envie de rire, mais boucla néanmoins sa ceinture, pour l'hôtesse. Puis, de la poche de sa veste, il sortit une petite enveloppe blanche pleine des pilules qu'il avait achetées à Düsseldorf et avala deux Dexedrine. Vivre ou mourir était certes un problème ; pour le moment, il avait juste envie de rester bien éveillé.

La mine soupçonneuse, la Suissesse le vit ranger ses pilules.

La jolie petite brune au visage rond le regarda approcher, de derrière sa vitre blindée couverte d'éraflures. Il s'imagina qu'il savait ce qu'elle remarquait – la taille de ses mains, par exemple. Des mains de pianiste. La Dexedrine les faisait trembler, mais à peine ; si elle l'avait remarqué, peut-être se demandait-elle s'il ne jouait pas inconsciemment une sonate.

Le passeport américain en piteux état qu'il lui tendit avait franchi plus de frontières que bien des diplomates. Un pianiste itinérant peut-être, se disait-elle. Un peu pâle et moite, après son long vol. Les yeux injectés de sang. Aviatophobie, avait-elle dû diagnostiquer.

Il s'arracha un sourire, qui contribua à faire disparaître l'expression d'ennui bureaucratique de la jeune femme. Elle

était vraiment très jolie et il voulait lui faire comprendre que son minois faisait un agréable accueil en Slovénie.

Le passeport donnait les renseignements administratifs habituels: il mesurait un mètre quatre-vingts, était né en juin 1970 et avait donc trente et un ans. Pianiste? Non, les passeports américains ne précisent pas la profession. Elle l'étudia un instant puis lui demanda, de son accent incertain: «Mr Charles Alexander?»

Il se surprit à regarder une fois de plus autour de lui, toujours un peu parano, avant de lui adresser un nouveau sourire. «Oui, c'est bien cela.

– Venez-vous en Slovénie pour affaires ou en touriste?

– Je suis un touriste.»

Elle passa le document à la lumière noire, prit un tampon qu'elle tint au-dessus de l'une des pages encore intactes. «Combien de temps comptez-vous rester en Slovénie?»

Les yeux verts de Charles Alexander se posèrent sur elle, manifestement avec plaisir. «Quatre jours.

– Seulement? Vous devriez y passer au moins une semaine. Il y a beaucoup de choses à voir.»

Il lui adressa un nouveau sourire et eut un mouvement de tête équivoque. «Vous avez peut-être raison, au fond. Je vais voir comment ça se passe.»

Satisfaite, l'employée tamponna le passeport et le lui rendit. «Bon séjour en Slovénie.»

Il passa dans le hall de livraison des bagages. D'autres passagers du vol Amsterdam-Ljubljana, appuyés sur des chariots, attendaient leurs valises devant un carrousel encore vide. Personne ne parut lui prêter attention et il arrêta donc de regarder autour de lui comme un convoyeur de drogue devenu parano. Il savait que c'était son estomac et l'effet initial de la Dexedrine. Les deux guérites blanches réservées au contrôle des douanes étaient inoccupées et il continua son

chemin. Deux portes vitrées réfléchissantes s'ouvrirent automatiquement devant lui. Les gens massés autour de la sortie firent grise mine : ce n'était pas lui qu'ils attendaient. Il desserra son nœud de cravate.

La dernière fois que Charles Alexander était venu en Slovénie, des années auparavant, il portait un autre nom, tout aussi faux que celui qu'il utilisait aujourd'hui. À l'époque, en 1991, le pays exultait encore de s'être libéré du joug de la Fédération yougoslave après une guerre de dix jours. Nichée à la frontière sud-est de l'Autriche, la Slovénie, plus germanique que balkanique, avait toujours été l'intruse, dans cette nation morcelée. Le reste de la Yougoslavie accusait d'ailleurs les Slovènes, non sans raison, de les snober.

Il était encore dans l'aéroport lorsqu'il repéra Angela Yates qui l'attendait de l'autre côté des portes, dans le secteur animé des arrivées. En pantalon et blazer bleu de style viennois, elle se tenait les bras croisés et fumait tout en étudiant, dans la lumière grise du matin, la mer de voitures garées devant le terminal. Il n'alla pas la retrouver tout de suite. Il se rendit dans les toilettes et se regarda dans le miroir. Sa pâleur et sa transpiration n'avaient rien à voir avec la peur de l'avion. Il arracha sa cravate, s'aspergea le visage d'eau, essuya ses paupières rosies et cilla – mais il avait toujours le même aspect.

« Désolé de t'avoir fait lever si tôt », dit-il une fois dehors.

Angela sursauta, et une expression de terreur passa fugitivement dans ses yeux couleur lavande. Puis elle sourit. Elle paraissait fatiguée, ce qui n'avait rien d'étonnant ; elle avait dû conduire pendant quatre heures pour rejoindre l'aéroport à temps, ce qui signifiait qu'elle avait quitté Vienne à cinq heures du matin. Elle jeta la cigarette à moitié consommée, une Davidoff, lui donna un coup de poing à l'épaule et le prit dans ses bras. L'odeur du tabac était agréable. Puis elle s'écarta un peu de lui. « Tu n'as rien mangé, ces temps-ci.

– La nourriture, c’est surfait.

– Et tu as une tête épouvantable.»

Il haussa les épaules pendant qu’elle étouffait un bâillement de la main.

«Ça va aller? demanda-t-il.

– Je n’ai pas dormi de la nuit.

– Besoin de rien?»

Le sourire d’Angela s’évanouit. «Tu marches toujours aux amphéts?

– Seulement en cas d’urgence», dit-il en mentant, n’ayant pris la dernière dose que parce qu’il en avait eu envie. Et maintenant, alors que celle-ci le faisait encore vibrer, il éprouvait le besoin d’avaler les pilules restantes.

«Tu en veux une?

– Ça va pas!»

Ils traversèrent la voie d’accès qu’encombraient les taxis et les bus repartant vers le centre, puis descendirent les quelques marches qui conduisaient au parking.

«Est-ce que c’est Charles, en ce moment?

– Depuis presque deux ans.

– C’est un prénom stupide. Trop aristocratique. Je refuse de l’utiliser.

– Je n’arrête pas de leur demander une nouvelle identité. Il y a un mois, j’ai dû aller à Nice et un Russe avait déjà entendu parler de Charles Alexander.

– Non?

– Il a failli me tuer, ce type.»

Elle sourit comme s’il avait plaisanté, mais ce n’était pas le cas. Puis il sentit le signal d’alerte se déclencher dans ses synapses. Il en disait trop. Angela ne savait rien de son boulot et elle était supposée continuer à ne rien en savoir.

«Parle-moi de ce Dawdle. Depuis combien de temps travaillais-tu avec lui?

– Trois ans.» Elle sortit son trousseau de clefs et appuya sur un petit bouton noir jusqu'au moment où elle repéra, trois rangées plus loin, une Peugeot qui leur adressait des clins d'œil frénétiques. «Frank est mon patron, mais c'est sans chichis. Il s'agit avant tout que la Compagnie maintienne une certaine présence à l'ambassade... Il en a pincé pour moi pendant un temps. Peux-tu imaginer cela? Incapable de voir ce qu'il avait sous le nez.»

Elle s'était exprimée avec une note d'hystérie dans la voix qui lui fit craindre qu'elle ne se mette à pleurer. Il n'en poursuivit pas moins. «Qu'est-ce que tu en penses? A-t-il pu le faire?»

Angela ouvrit le coffre de la Peugeot. «Absolument pas. Frank Dawdle n'était pas malhonnête. Un peu froussard, peut-être. Et il s'habillait n'importe comment. Mais malhonnête, certainement pas. Ce n'est pas lui qui a pris l'argent.»

Charles déposa son bagage à main dans le coffre.

«Tu en parles au passé, Angela.

– J'ai peur, c'est tout.

– De quoi?»

Elle fronça les sourcils, irritée. «Qu'il soit mort, pardi. Qu'est-ce que tu imagines?»